
Anne Jarrigeon
Gerland, État des lieux
 Lyon, ENS Éditions, 2012, 107 p.

par *Dorothée Serges*
Centre de Recherche et de Documentation des Amériques
 dsorges@univ-paris3.fr

L'ouvrage de Anne Jarrigeon est découpé en trois temps. Il s'ouvre sur les espaces urbains, se poursuit sur une partie plus longue portant sur les vies, modes de vie et les sociabilités des résidents du quartier et s'achève sur les végétations. Cette expérience urbaine par l'image photographique comporte soixante-treize clichés racontant le quartier de Gerland, à Lyon, accompagnés de textes introductifs, en tête de chaque partie, où s'entremêlent les propos des enquêté(e)s, des écrivains et l'analyse de l'auteur.

D'un point de vue technique, les photographies sont toutes en couleur, format paysage, faites en pleine journée et ont un cadre très large. Quelques-unes font exception et sont réalisées en intérieur, ou encore de nuit. Les perspectives cernent au plus près la réalité, tout comme le traitement des couleurs. L'auteur commence sa narration par des images lointaines, se rapprochant petit à petit des maisons, des personnes, de la nature.

Pour mener à bien ce travail, Anne Jarrigeon propose une démarche propre à l'ethnologie réflexive. Elle souhaite rendre compte du passé, du présent et de l'avenir du quartier ; d'une part, les changements induits par l'implantation dans le quartier de l'École Nationale Supérieure de Lyon depuis 2000 et, d'autre part, en restituant visuellement la mémoire des habitant(e)s où la photographie devient le lieu de la co-construction des savoirs, médiatrice et génératrice d'échanges, objet et sujet de recherche. La photographie a valeur de trace, met en forme la chronique du changement urbain et est le signe de « ce qui a été » permettant de surcroît la mise en abyme de photographies des photographies. Elle devient le support de récits et de questionnements sur la valeur de vérité des indices. L'auteur parvient à lui attribuer un rôle quasi humanisé, tel un corps, un observateur observé, observant.

Le quartier de Gerland est situé le long du Rhône, dans le 7^e arrondissement, au sud-ouest de la ville. Autrefois cité industrielle, il devient le lieu d'installation des migrants italiens et espagnols, ces gamins de Gerland, les « gones ». Cette dénomination cristallise

la frontière entre le « Nous » et le « Eux », frontière identitaire, ethnique et sociale faisant du quartier une zone décrochée du reste de la ville. En pleine transformation depuis les années 1970, Gerland devient une Zone d'Aménagement Concerté (ZAC) dans les années 1980, et depuis les années 2000, accueille l'arrivée de services publics (métro), institutionnels (ENS, Cité scolaire internationale) et de loisirs (stade, théâtre, Hall Tony Garnier...).

Dans la première partie de l'ouvrage, les photographies jouent tantôt sur les vides, tantôt sur l'enchevêtrement de plans montrant les travaux et le matériel de construction, la circulation, les panneaux publicitaires. Elles révèlent ensuite les paradoxes posés par la présence simultanée de maisons anciennes et d'immeubles modernes, ceux des promoteurs immobiliers, rappelant les enseignes des grandes entreprises en charge de la rénovation, pour s'achever sur des photographies surplombant les infrastructures excentrées (restaurant Ninkasi, stade).

Dans la seconde partie, les clichés des lieux de vie, qu'il s'agisse du pied des immeubles, d'intérieurs de chambre à coucher ou encore de balcons, restituent les ambiances quotidiennes. Ceux qui montrent les déplacements urbains des résidents, dans le centre du quartier ou dans ses rues excentrées, rendent compte de la mixité de la population. Les clichés des lieux de rencontre enfin, qu'ils soient de nature professionnelle ou de loisirs, donnent la teneur des échanges, des sociabilités mais font percevoir également des cloisonnements entre les divers groupes ethniques. Certains parlent ainsi d'une vie qui renvoie la ville à un espace vide et par conséquent, aux vides des vies qui l'habitent. Le quartier faisant souvent office de « cité-dortoir », les habitants ne s'accommodent pas du vide de la nuit laissé par les travailleurs de la journée.

L'ouvrage s'achève sur les clichés des espaces verts du quartier. La part prise par la végétation dans l'aménagement urbain touche les jardins publics et privés, les parcs ou encore les pelouses du stade, tous les éléments qui permettent de placer Gerland dans un avenir de développement durable, vert. Un arrêt sur image est saisissant, montrant l'un des paradoxes constitutifs des villes de demain, celui de la co-présence de l'urbain et de la nature, matérialisée par la photographie d'une usine jouxtant un parc.

Si à la lecture de ce travail photographique, on s'étonne de l'absence de femmes dans le choix des enquêtés, révélateur de pratiques encore très masculines ou d'un biais lié à la position de l'enquêtrice, on

apprécie en revanche qu'il permette de penser l'expérience urbaine par l'image, à partir d'une esthétique urbaine que l'auteur associe à des aménagements durables, restitués par des photographies d'une très grande qualité.

■ OUVRAGES

Michel Naepels

Ethnographie, pragmatique, histoire. Un parcours de recherche à Houailou (Nouvelle-Calédonie)

Paris, Publications de la Sorbonne, 2011, 194 p.

par Laurent Le Gall

Université de Bretagne Occidentale – CRBC
legall-vidaling@wanadoo.fr

C'est peut-être rendre grâce au très stimulant ouvrage de Michel Naepels que d'inviter ses lecteurs potentiels – et nombreux ainsi que nous l'espérons – à le commencer par la fin. Non sous couvert d'une quelconque malice rhétorique qui voudrait que la scansion même du livre conduirait à un apex terminal, mais parce que sa structure ternaire – « Écrire : quelques lignes directrices » / « Présentation des travaux de recherche » / « Annexes » – offre de prendre concrètement pied dans l'univers intellectuel que l'ethnologue n'a eu de cesse de tisser. Bien plus que des ajouts agissant pour gonfler la pagination ou des attestations de la preuve en regard de ce qui a été écrit dans les deux premières parties de l'ouvrage, les annexes (trois articles publiés dans *L'Homme* et dans *Genèses* entre 1998 et 2006) renvoient en effet à ce qui constitue le propre de la trajectoire de Michel Naepels : une réflexion sur les tenants et les aboutissants d'une opération anthropologique considérée dans la tension constante entre un « inconfort du terrain », dans le sillage de la définition foucaldienne d'une ethnologie perçue tel « un perpétuel principe d'inquiétude », et la production d'un savoir à cheval sur les « humanités » et les « sciences ».

Michel Naepels a fait ses gammes dans une Nouvelle-Calédonie en situation transitoire après que les Accords de Matignon (1988) et de Nouméa (1998) eurent défini les cadres politiques d'un territoire ultramarin entré dans un processus postcolonial. Au cœur des enquêtes ethnographiques qu'il a menées à compter de 1991 dans la région de Houailou, les dynamiques

foncières issues de la nouvelle attribution des terres, suite à l'effondrement du système de cantonnement des Kanaks au sein de réserves (système progressivement mis en œuvre à partir de 1876), l'auront conduit à nourrir une réflexion qui dépasse les seules bornes d'un sujet ressortissant, dans les taxinomies scientifiques usuelles, à une anthropologie d'un monde rural en cours de recomposition. Conflits larvés ou ouverts autour du sens donné à la terre et de ses appropriations sur fond d'un impossible cadastre et d'une désaffectation agraire, discordes concernant la réaffectation de parcelles parce qu'elle remettait en cause l'organisation sociale de la tribu coloniale sur laquelle l'État avait bâti son autorité et une partie de son ordre politique n'apparaissent ainsi que comme un volet d'une entreprise anthropologique qui excède de beaucoup la monographie dans sa forme canonique. Si les trois articles qui composent les annexes et la présentation des travaux permettent d'aborder les objets matriciels (le foncier et la violence) d'une recherche qui s'est étalée sur vingt ans, donnant matière en 2010 à une habilitation à diriger des recherches dont le deuxième volume forme cet ouvrage, il s'en faut de beaucoup toutefois pour que ces derniers composent l'essentiel de ce petit livre d'une rare densité. Restés en filigrane, les résultats de l'analyse renvoient aux amples développements qui forment la trame des *Histoires de terres kanakes* puis de *Conjurer la guerre*³ tandis que l'essentiel du propos porte sur « la possibilité de débattre d'une certaine position théorique (pragmatique et historiciste) dans l'écriture des sciences sociales, en particulier de l'anthropologie » [6], et, au-delà « de l'inscription du travail universitaire dans une étrange communauté, au sein de laquelle humanités et sciences sociales ne s'opposent pas » [6].

Calibré aux attentes du volume réflexif de l'habilitation à diriger des recherches, l'exercice de style académique qui, dans nombre de cas, relève du *pen-sum* ou de l'autojustification, ne cesse, dans l'ouvrage qui nous occupe, d'attester la cohérence d'une pensée en éveil soucieuse de conjuguer appareil rhétorique et pratique de l'enquête dans un va-et-vient subtil entre dispositif ethnographique, (pré)dispositions de l'homme de terrain, production des matériaux et écriture des autres – et de soi. C'est en cela que les contributions-témoins de la fin sont une aubaine.

3. Naepels Michel, 1998, *Histoire de terres kanakes. Conflits fonciers et rapports sociaux dans la région de Houailou (Nouvelle-Calédonie)*, Paris, Belin ; 2013, *Conjurer la guerre. Violence et pouvoir à Houailou (Nouvelle-Calédonie)*, Paris, Éditions de l'EHESS.